

De la négrophobie à la leucodermophobie : Le racisme "antiraciste" expliqué à la lumière de la théorie du chronotope de Mikhaïl Bakhtine

From negrophobia to leucodermophobia : "Antiracist" racism explained in light of Mikhail Bakhtin's chronotope theory

Samiha DJELLALI¹ 

Université Batna 2 / ALGERIE
samiha.djellali@univ-batna2.dz

Samira BOUBAKOUR² 

Université Batna 2 / ALGERIE
Laboratoire DECLIC, Université d'Oum El Bouaghi
s.boubakour@univ-batna2.dz

Reçu: 30/04/2024,

Accepté: 24/03/2025,

Publié: 18/11/2025

Résumé :

Par le présent article nous visons à aborder, à la lumière de la littérature, la réaction des populations africaines décolonisées, et le regard que portent celles-ci sur l'ancien colonisateur. Les séquelles de ce dernier doivent persister et surgir dans des phénomènes socioculturels multiples. Ainsi, l'extrémisme racial ou "le racisme antiraciste", tel que le baptise Jean Paul Sartre, semble pouvoir nous offrir la piste la plus adéquate pour cette analyse.

A l'aide d'un corpus constitué de quatre œuvres, nous tenterons de déceler le processus de déconstruction et de reconstruction de l'identité chez le personnage albinos (figure emblématique de l'étranger) en quête de la paix que lui arrache sa couleur de peau. Nous serons également à la recherche des entités spatio-temporels qui encadrent et assurent la rencontre d'un « soi » dépaycé.

Mots- clés : antiracisme – leucodermophobie – anti-blanc – chronotope – albinos.

Abstract:

This article aims to explore, through the lens of literature, the reaction of decolonized African populations, and the way they view their former colonizers. The lingering effects of colonialism are bound to resurface and manifest in various sociocultural phenomena. Racial extremism, or what Jean-Paul Sartre terms "antiracist racism," seems to offer the most relevant framework for this analysis.

Using a corpus of four works, we aim to uncover the process of deconstructing and reconstructing identity in albino characters (who symbolize the figure of the foreigner) as they seek the peace of which their skin colour deprives them. We will also examine the spatial and temporal contexts that frame and facilitate the encounter with a displaced sense of self.

Keywords: antiracism – leucodermophobia – anti-white – chronotope – albino

* Auteur correspondant : Samiha DJELLALI

Langues & Cultures / © 2025 The Authors. Published by the University of Adrar, Algeria.

This is an open access article under the CC BY license (<http://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>)

Introduction

L'évidente relation qu'entretient la littérature avec son contexte socio-culturel prend plus d'ampleur dans la situation africaine. Ainsi la production littéraire en Afrique subsaharienne cristallise la perception du monde, non seulement de son auteur mais aussi et derrière lui celle de toute une population.

Pris pour une cible de manipulations raciales assez dures, l'Africain et à travers de longues luttes a réussi à se redresser et refuser de jouer l'aberrant ! Aujourd'hui, il semble devenir de plus en plus fier de ce qui est, développant ainsi autour de lui une aura identitaire qui lui est propre et dont la littérature est là pour en faire preuve.

Ainsi, afin de faire face au racisme, l'Africain est passé de la négrophobie à la *leucodermophobie*¹. Il opte ainsi pour une sorte d'antiracisme raciste qui lui permet de refuser l'Autre, à l'image du Blanc, le sous-estimer, le marginaliser voire même le torturer.

La perception de l'étranger passe en premier temps par le corps, ce dernier qui, même s'il confirme le partage du même cadre spatiotemporel, véhicule par sa différence la peur et l'altérité menaçante. Dans le même contexte, la figure de l'albinos dans la littérature négro-africaine requiert notre attention, c'est bien lui la symbolique du Blanc, il représente donc la figure emblématique de l'Étranger ! C'est la figure problématique récurrente des œuvres qui l'exposent (souffrante, exclue, solitaire...)

La marginalisation de l'Albinos s'explique par des croyances purement surnaturelles au détriment de l'explication scientifique qui n'en fait qu'une simple maladie. L'Africain trouve ainsi sa propre raison de stigmatiser l'Albinos ayant toujours pour première référence les mythes et la culture sorcellaires d'où il vient et à laquelle il se tient solidement jusqu'à nos jours.

«L'identité socialement attribué à l'albinos majorée d'une part d'une ressemblance à l'homme Blanc sans pour autant qu'il soit considéré comme l'un des leurs. L'albinos n'est ni Blanc, ni Noir, ni dieu, ni animal, il est toujours en porte-à faux avec toutes les catégories : il est noir mais pas Noir, il est blanc mais pas Blanc» (Chelala, 67 : 2007)

Les précédentes observations nous amènent à formuler la problématique suivante :

- Que symbolise la figure de l'Albinos dans la mémoire commune des Africains ?

A travers cet article notre réflexion vise à analyser l'existence du personnage albinos dans l'atmosphère littéraire africain afin de nous conduire à atteindre les objectifs ci-après :

¹ **Mise en contexte culturelle, idéologique et littéraire du concept**

La leucodermophobie : une notion clés de cet article qui vient de la combinaison de deux termes : leucoderme et phobie. Quant à la première partie (leucoderme) «Qui se rapporte à une peau de couleur blanche» (<https://www.linternaute.fr/dictionnaire/fr/definition/leucoderme/>) par opposition à la couleur noire caractérisant les nègres. Un leucoderme serait la symbolique emblématique de l'altérité, de l'étranger selon une idéologie où le noir représente la norme, par conséquent il sera culturellement entouré et hanté de peur, de doute ou même de rancune qui arrive jusqu'à la phobie ; ce qui explique le choix de la deuxième partie. C'est ainsi qu'apparaît le concept dont nous nous servons dans cet article et qui sera analysé à travers la figure de l'Albinos.

- L'Albinos serait la figure qui répertorie l'histoire coloniale dans la culture négro-africaine.
- Ce blanc, de provenance noire, transpirerait le monde développé de l'occident, si convoité par l'Africain autochtone.

Afin d'assurer le bien-fondé ce succinct panorama littéraire, nous faisons appel aux deux théories qui encadreront méthodologiquement cette esquisse critique. En premier lieu, nous allons nous servir comme démarche des travaux de Jean Paul Sartre concernant le phénomène du racisme antiraciste qui illustre le constat que nous avons fait sur cette réaction ultérieure et inverse de la part des populations subsahariennes. Ses réflexions fructueuses et pratiques ont donné naissance à son texte intitulé «*Orphée noire*» écrit en guise de préface à l'«*Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française*» (Senghor : 2001) de Léopold Sédar Senghor dans laquelle il stipule que le racisme ne peut trouver sa fin qu'à travers un courant similaire qui va dans le sens contraire ; à savoir ; le racisme antiraciste. Il étaye ses propos par des incidents recueillis soit de la part de la diaspora africaine, soit de la part des autochtones.

En second lieu, nous aurons affaire à la théorie du chronotope de Mikhaïl Bakhtine (1987), celle qui met en corrélation les deux notions du temps et du lieu pour en faire le centre de l'espace romanesque. Son utilité pour ce travail se résume dans le fait qu'elle va illuminer l'idée du cadre «espace/temps» qui chapeaute le processus de construction/déconstruction d'une identité.

1. L'émergence d'une littérature raciste subsaharienne

Alors que la littérature exotique sur l'Afrique, usant de l'esthétique des stéréotypes d'essence et de vocation majoritairement colonisatrice, se focalise essentiellement sur l'exploration d'un ailleurs méconnu en extrême besoin d'une bouffée d'air civilisatrice, la littérature subsaharienne, quant à elle, qu'elle soit francophone, exprimée dans les langues locales ou mêmes celles apportées par la colonisation, se montre plus riche sur le plan thématique. Il s'avère donc qu'il est hors de question de la réduire à une qualification stylistique, esthétique ou thématique unique quelconque !

Loin d'être un simple outil esthétique, la littérature africaine subsaharienne s'impose comme un fait social, jouissant dans son ensemble d'une capacité singulière à imiter la réalité dans un monde parallèle. De l'oral à l'écrit, plusieurs transitions ont marqué son parcours historique depuis son émergence. Elle est connue pour son effet conservateur qui forme un outil bien distingué de parler «le vrai» et de l'entourer d'une unanimité qui laisse entrevoir l'empreinte de la société qui l'a vue exploser, à ce titre Kane Mohamadou déclare :

«Ces littératures traditionnelles (...) ont pour caractère essentiel d'être des littératures réalistes (...) Elles constituent un moyen d'assurer l'unité et la continuité du groupe social. Leur mission première étant de sauvegarder les traditions. Elles ne peuvent pas parvenir à cette fin que par le biais du réalisme. Cet héritage peut être décelé dans les œuvres africaines modernes» (KANE, 35-40 : 1982)

Après avoir vécu l'amertume des clichés exotiques, des écrivains de renommée se sont engagés dans un combat poétique, un combat aussi doux que lourd - de par son caractère culturel - et qui vise à changer l'image de l'Africain : Chocolat, nègre, clown et bien d'autres figures symbolisant la présence de ce petit noir dans la littérature occidentale. Il incarnait ainsi toutes les caractéristiques péjoratives du monde qui allaient jusqu'à le considérer comme un mi-homme, homme de deuxième degré voire une image un peu plus sophistiquée de l'animal.

C'est ainsi que l'on a vu naître le mouvement de la *négritude* vers les années 30, le porte-parole de l'élite africaine qui a su à travers un travail laborieux s'octroyer une littérature porteuse de l'expression des nègres et sur les nègres : des romanciers, des poètes et mêmes des conteurs qui ont soigneusement exprimé les différents états d'âme d'un autochtone. Une expression assez nouvelle qui a permis à un large lectorat de faire la rencontre d'un monde méconnu, tant marginalisé et opprimé dans le monde romanesque. Quant aux indigènes, c'était la victoire la plus brillante dont l'histoire garde plein de traces : « *Ainsi est-il -le nègre- acculé à l'authenticité : insulté, asservi, il se redresse, il ramasse le mot "nègre" qu'on lui a jeté comme une pierre, il se revendique comme noir, en face du blanc, dans la fierté* » (Sartre, 14 : 2001).

Notant que cette piste d'expression littéraire qui a vu le jour grâce au combat antiraciste visant à faire face aux représentations discriminatoires, n'a pas pu nier sa fidélité au modèle assimilationniste d'eurocentrisme, ceci s'explique par le fait que les pionniers de ladite littérature sont majoritairement le produit de l'école coloniale, c'est la *littérature des instituteurs* qui se manifestait essentiellement pour faire face à l'envahissante littérature exotique exhibant l'existence de l'individu nègre.

Les haleines des indépendances s'annoncent généreusement promotrices. En effet, avec la florescence du roman, elle a permis et encouragé l'apparition de nouvelles tendances littéraires qui n'ont pas pu garder un statut objectif vis-à-vis de l'Autre. Après avoir réussi à peindre une image proportionnellement « vraie » du nègre, elle s'est focalisée sur sa propre perception de l'Étranger. Désormais, des écrivains qui refusent le statu quo s'engagent dans des mouvements plus exigeants envers l'être mélanoderme. La littérature négro-africaine s'adopte dorénavant un nouveau statut : elle est plus revendicatrice, plus expressive, elle reflète plutôt la rivalité, mais jusque-là, est-elle restée fidèle à ses appréciations modérées de l'Autre ou s'est-elle noyée dans l'extrémisme orgueilleux du Moi, niant toutes vertus à la différence ?

La réponse ne tarde à pas à nous venir dans les œuvres des romanciers africains mettant au grand jour des incarnations racistes sur l'être « Blanc ». La notion de « la race » réapparaît encore une fois pour diviser tout, prendre distance de tout et de rien !

Parler de race pour prétendre éradiquer le « racisme » semble ne pas être le bon slogan pour un combat censé être à caractère correctif et objectif. Et c'est ainsi qu'on s'est rendu compte de l'émergence d'un phénomène littéraire devenu une réalité, à savoir « Le racisme anti-blanc » ou « le racisme antiraciste » comme le baptise Jean Paul Sartre :

« ...et notre blancheur nous paraît un étrange vernis blême qui empêche notre peau de respirer, un maillot blanc, usé aux coudes et aux genoux, sous lequel, si nous pouvions l'ôter, on trouverait la vraie chair humaine, la chair couleur de vin noir » (*Ibid*, 09 : 2001)

1.1. Les facteurs de l'éclosion du courant anti-blanc

C'est à partir des années 1940 que cette thématique en éclosion s'est rapidement vu prendre de l'ampleur et devenir omniprésente dans la production littéraire subsaharienne, alors que plusieurs facteurs ont contribué à en parler aussi librement que profondément, la période postcoloniale s'avère être le point de déclenchement de ce mouvement extrémiste. Se venger, se défendre ou encore se sentir à l'abri et se sécuriser : dit-on entre autres quels seraient les vrais motifs conduisant à adopter un tel parcours de la part des écrivains africains ? N'étaient-ils pas témoins avec leurs écrits des revendications de l'égalité rendues publiques à travers la littérature ? ou se voient-ils vainqueurs, au lendemain des indépendances qui les ont libérés de l'emprise du colonialisme ?

Il ne sera point question dans la suite de cet article de répondre à ces interrogations de manière catégorique, mais nous aurons juste affaire à une tentative d'une analyse aussi bien minutieuse qu'approfondie qui ne prétend toutefois pas l'exhaustivité.

1.1.1. L'ipséité révolutionnaire

Nous signalons donc comme point de départ de cette réalité littéraire les courants postcoloniaux, la transformation du discours portant sur le « Blanc » aiguisé plus de plumes ethnocentristes. Après avoir symbolisé pour très longtemps le colonisateur falsificateur de la vérité sur le nègre *autochtone* et indigène, surtout dans les œuvres romanesques de prémices où l'on dénonçait les abus du colonisateur comme l'illustre *Batoula* de René Maran, le blanc est passé, après l'ère des indépendances, pour un rival à qui l'on se compare et de qui l'on demande concurrence et dualité. Jean-Marie Bockel, alors secrétaire d'État chargé de la Coopération et de la Francophonie, s'exprimait en ces termes, le 28 février 2008 : «*La relation franco-africaine est désormais placée sur un pied d'égalité*». (Magnier : novembre 2013)

C'est précisément avec la nouvelle génération d'écrivains (à partir de la deuxième) que cette vague a prospéré, on parle des écrivains qui ont succédé au coup d'envoi des différents courants symétriques à la négritude tel que le nationalisme, leur attitude s'est bien attisée jusqu'au point d'exiger leur supériorité à la race leucoderme ! Le jeu s'est inversé et c'est au Blanc de recevoir le mépris et l'indignation des Noirs : une guerre épidermique dit-on ! : «*Quand la cupidité s'allie au mépris, installé depuis plusieurs siècles chez les représentants des "civilisations supérieures", le pire finit toujours par advenir*». (Verschave, 203 : 2002)

Alors que la supériorité négroïde virtuelle se fait jour sur les pages des romanciers, les peuples africains vivaient concrètement ce racisme en le pratiquant là où l'occasion se présentait : des romans miroitaient à merveille ce qui se passait et la figure du Blanc y creuse sa place parfois secondaire, accessoire et beaucoup d'autres fois principale mais toujours problématique.

2. Signaler l'Altérité : le seuil de la différence

Pour analyser la perspective raciste des Africains, il faut délimiter les contours de l'Altérité et les notions qui y mènent, alors, par quoi s'explique ce racisme et sur quoi se base-t-il ?

Selon les spécialistes (Lagarde : janvier 2013) l'Autre fait son apparition à travers trois éléments essentiels, à savoir ; la langue, le corps et l'espace. Dans le contexte africain, la perception du racisme anti-blanc, nous appelle à nous rendre compte des composantes de cette identité étrange et étrangère ainsi que de son cadre spatio-temporel, qui crée chez l'Africain, de par sa différence, répugnance et refus.

Le Blanc est le destructeur de la nature, sa modernité qu'il doit à la technologie est dévastatrice parce qu'elle l'éloigne de plus en plus de la nature, de sa mère : la terre. Plus il se développe techniquement, plus il se dégrade humainement ! Le Blanc symbolise le capitalisme matérialiste, l'individualisme expulsif, la conjugaison à la matière, qui le rend dur à son image. De nouveau les conditions de définition de l'Autre fleurissent dans le contexte de l'ethnocentrisme.

Du moment où le colonisateur occidental leucoderme et par son invention du jeu de la race s'est servi en premier lieu du caractère mélanoderme de la peau comme étant synonyme de sauvagerie, l'inculquant comme repère de sa supériorité prétendue. Et c'était toujours à travers des personnages nègres que les écrivains montraient le concept de l'homme primitif, collé à sa nature dans son état presque vierge, n'y pouvant rien à cause de son incapacité à y introduire un quelconque changement à l'image de son supérieur Blanc.

Revenant maintenant aux auteurs africains qui se sont servis eux aussi de la différence de la couleur de peau mais tout en la détournant à leur profit. La blancheur qui était autrefois un complexe, un flagrant manque et source d'infériorité, est devenue sous les nouvelles plumes le mauvais présage, porteur de tous les maux.

Le constat à faire est que la notion du racisme anti-blanc est purement corporelle, quoiqu'il en résulte comme explications prenant plus d'envergure qu'elles le paraissent, nous devons réaliser que le corps est la première porte qui mène à cette Altérité.

Le corps est source de toute catégorisation, c'est à partir de cette entité que l'on se permet de cerner le cercle qui nous unit aux autres, de définir leur position par rapport à nous, de décider par la suite sur le fait de s'en approcher ou d'en prendre ses distances. Pour cela on dispose en général des critères que l'on tient de la société et que l'on garde en nous pour des objectifs purement stéréotypés.

2.1. Le corps comme symbole de l'Altérité, de l'Étranger

La nouvelle ère que nous promet la littérature subsaharienne postcoloniale ne semble pas présenter la piste de métamorphose innovatrice ou de rupture radicale avec sa précédente. Bien qu'elle ait eu son propre statut et facteurs d'évolution, elle reste le champ des traces impériales latentes. Une réaction de la nouvelle génération à l'Histoire et aux histoires coloniales. Elle est surtout marquée par le refus du joug, ainsi que de toutes les représentations colonialistes sur la terre d'Afrique. Des prosateurs ont fait de cette problématique le thème crucial de leurs œuvres.

Sur la terre natale, en possession présentement intégrale, où le nègre n'est plus menacé, il est temps de défendre sa supériorité en tant que tel ! La dichotomie Noir et Blanc marque la production littéraire ; l'ancien colonisateur ne passe aujourd'hui que pour un rival et doit assumer son infériorité et même son exclusion de la noble société des nègres. Le colonisateur,

loin d'ici maintenant, réapparaît d'abord par son corps, c'est bien précisément sa couleur de peau qui fait de lui le symbole de la différence :

«Le corps, cet «objet» qui n'en est pas un, semble sujet à une indétermination radicale dès qu'on essaie de le définir. Ce n'est pourtant ni un ensemble d'organes, un organisme, ni une machine, ni le corps de la science avec son objectivité morte. Cet «objet» — par quoi la mort nous advient — semble se prêter à plusieurs traitements objectifs et toujours avec la même docilité» (Gil, 86 : 1985)

Ainsi, le corps blanc et même s'il assure son appartenance africaine, il cache une âme de moins en moins nègre, il est, de ce fait, péjorativement théâtralisé et est rendu le symbole de l'Altérité. Il représente aux yeux des autochtones la brutalité de l'occident : la peau n'est qu'un facteur psychique.

Pour arriver à cette fin, Nous tenterons une analyse de la figure du Blanc symbolisée par le personnage Albinos dans les quatre œuvres suivants : *Le garçon talisman* de Florence Aubry, *Nègre blanc* de Didier Destremau, *La peau d'un autre* de Philippe Arnaud et Kibangu, *le premier Albinos* de George Ndjocke.

3. Le mythe de l'Albinos

Il serait convenable de cerner tout d'abord l'idée de l'albinisme comme phénomène malade avant de se projeter dans des explications surnaturelles prônant la pensée et le regard des contrées africaines.

Un albinos ou PVA (une personne vivant avec albinisme) est une blancheur malade qui apparaît suite à une carence voire une absence totale en mélanine, cette dernière étant la substance essentielle responsable du degré de la pigmentation du corps, des cheveux et des yeux.

«Les PVA sont traditionnellement désignées par le terme albinos, mais PVA est préféré, notamment par les chercheurs ainsi que par les Organisations Non Gouvernementales (ONG), car albinos confond les personnes avec leur condition tandis que le terme de PVA met en avant la personne humaine avant sa condition.» (Fall, 4 : 2018)

En Afrique subsaharienne les albinos sont exclus à cause de leur leucoderme. A cause de cette différence de couleur de peau, ils sont totalement marginalisés et condamnés dès leur naissance, Chelala (2007) affirme que : «*L'albinos est la marque d'une étrangeté méconnue et incomprise qui éveille préjugés et émotions, laissant présager des imaginaires sociaux variables selon les cultures dès qu'il est question d'explication plus détaillée*»(Ibid, 20 : 2018)

La stigmatisation du corps de l'albinos ne semble pas avoir pour seule conséquence la discrimination envers les personnes atteintes, ce qui développe chez les populations subsaharienne une intolérance sans limite et suscite chez eux un comportement agressif sans précédent. Des faits répertoriés témoignent du génocide dont la cible n'est autre que les personnes albinos, cela est devenu une maladie-sanction. Sur toute l'Afrique subsaharienne notamment en Tanzanie et au Burundi, une sorte d' "une chasse à l'albinos" envahit le pays,

l'intolérance s'accroît et la marginalisation passe pour des attaques, des meurtres ou des tentatives meurtrières.

Un autre phénomène rejoint encore le fond de l'image mythifiée de l'albinos, celui dont attestent des croyances assez populaires en Afrique. L'on considère indéniablement que les membres des albinos sont porteurs de bonheur et de guérison. Des sorciers en profitent largement contribuant à l'émergence des marchés des membres des albinos, qui semblent être très rentables.

Pour mener à bien notre recherche, nous avons interrogé un nombre d'études- qui paraît par ailleurs rarissime- consacré au sujet de l'albinisme, sans pour autant pouvoir trouver aucune explication à ces croyances ni d'où elles viennent : *«Personne n'est en mesure de dire à quel moment ni suite à quoi les fausses croyances autour des PVA sont apparues, mais elles se sont répandues très rapidement et sont restées présentes»* (Ibid, 35 : 2018)

3.1.L'Albinos comme figure de l'étranger

3.1.1. Le garçon talisman (Florence Aubry)

La quête de la paix dans un ailleurs-patrie !

La lecture de ce récit nous projette dans un univers purement africain, ainsi le style oral que se procure l'écrivain n'est nullement étrange mais il paraît par contre plus amusant. Le peu de détails consacré à certaines situations et la pénurie d'explication nous fait songer au vrai public de cette histoire : pourrait-il viser précisément et directement le public africain, fin connaisseur de ces détails ?

L'auteur qui ne dresse aucun cadre spatio-temporel quelconque à son récit, se montre plus focalisé sur ses fins, prêt à dénoncer la discrimination anti-albinos sur toute l'Afrique.

L'histoire se joue en triangle, entre trois protagonistes de différentes quêtes assurant à merveille le mode polyphonique adopté par l'auteur. Une première lecture superficielle nous fait penser que la voix masculine omniprésente est cruciale, alors que l'appel à une lecture plus approfondie nous ouvre les yeux sur une autre vérité latente : la voix féminine est au cœur des événements, la femme est là, surgit partout non pas forcément matériellement mais de manière plus sophistiquée, c'est bien elle la cause, la conséquence, l'objectif, la volonté, la joie et la tristesse...c'est l'état d'âme des protagonistes et la raison de leurs enquêtes : chaque protagoniste se mobilise afin de pouvoir sauver une femme, elle reste derrière la cause de chacun d'eux.

Heinrich, l'enfant albinos, qui ouvre les yeux dans un orphelinat est fermement décidé à maintenir les rennes de son destin, il compte ne pas subir passivement la méchanceté gratuite de son entourage. Sa pensée lui a illuminé finalement la route vers la paix : il n'est pas dans le bon endroit, il n'est pas dans sa patrie, on le hait parce qu'il ne leur ressemble pas. C'est ainsi qu'il fait la connaissance de Val ce nègre qui cherchait la guérison de sa sœur Aurore à tout prix, malheureusement ce n'est qu'à l'aide d'un albinos qu'il l'aura. C'est ce qui lui ordonne le sorcier qui voit dans l'affaire une fortune énorme !

«Le marabout m'explique. Que le cas d'Aurore est désespéré, (...) qu'il faut quelque chose de radical. Et qui dit traitement spécial, dit tarif spécial pour commencer. Est-ce que j'avais

les moyens ? Et secundo, qui dit traitement très spécial, dit ingrédient très spécial. (...) Il lui faut un morceau de l'un d'entre eux, rien que ça.» (Aubry, 30 : 2012)

Le protagoniste albinos commence donc à chercher sa survie ailleurs, un amalgame des concepts d'intimité prend place et les notions se redéfinissent dans le monde d'Heinrich. Les siens ne sont plus ceux qui cohabitent avec lui le même espace, qui lui partage le même cadre spatio-temporel, ils sont très loin autour de lui, et plus ils s'approchent plus il perd de sa sérénité : la proximité est un danger pour lui !

Heinrich, l'albinos se voit exclu de sa propre société, son crime majeur est la dépigmentation de sa peau et de ses cheveux, cette blancheur lui a valu l'obscurantisme dans lequel il choisit de vivre espérant pouvoir s'assurer un avenir meilleur. En effet, il se cache dans un container rouillé au port de la ville effectuant de rares sorties pour vendre ses cheveux aux marchands portuaires :

«Dieu du ciel, ça me dégoûte profondément, cette poignée de cheveux devant moi, c'est répugnant au possible, j'ai hâte qu'il en finisse avec son appel et qu'il vienne enlever et ranger ce paquet informe de cheveux, qu'il le fasse disparaître de ma vue.» (Ibid, 120 : 2012)

C'était le seul moyen pour accumuler de l'argent qui lui dresse le pont vers un ailleurs, lointain mais plus sûr. C'est là seulement où il pourrait rejoindre les siens, étrangers mais pas étranges, il fait tout pour quitter cette patrie méconnue, où la société le rejette parce qu'elle y voit les résidus de l'Autre.

A l'encontre de toute prédiction, l'histoire s'achève par un discours qui met en avant l'amitié et la tolérance que l'auteur espère répandre par la présente œuvre. Dans l'une des séquences les plus émouvantes, Val avoue à son nouvel ami Heinrich : *«Je ne pouvais pas m'attendre à ça. Je n'étais pas prêt. A ce qu'il me ressemble. A ce qu'il ne soit juste qu'un autre moi. A peine plus clair, plus blanc, la peau comme une neige. (...)»* (Ibid, 180 : 2012)

Alors qu'Heinrich lui répond :

«Je ne pouvais pas m'attendre à ça. Je n'étais pas prêt. A ce que tu me ressembles. A ce que tu ne sois juste qu'un autre moi. Rien qu'un adolescent comme moi. A la peau aussi dorée que la mienne est blanche» (Ibid, 185 : 2012)

Quant à l'analyse onomastique du prénom que porte le protagoniste albinos, Heinrich, nous fait comprendre que le choix de l'auteur n'est pas insensé. D'origine germanique, ce prénom traditionnel suscite la surprise du lecteur quant à son emploi pour appeler un gars dans un milieu africain connu pour son rattachement à ses traditions, où le moindre détail du quotidien doit être significatif. Ceci dit, nous pensons à la visée de l'auteur qui lie par ce choix le personnage à un lointain, un ailleurs. Les siens ont choisi de lui coller un nom qui lui nie toute appartenance à eux. Son étymologie qui veut dire « Maison et roi ² », reflète le besoin à un

² *Signification Prénom Masculin*, <http://www.signification-des-prenoms.com/Lettres-Masculin/Masculin-H/Heinrich.html>, consulté le 31/07/2019

« lieu », un endroit « intime » dont il sera, lui, le propriétaire (le roi) et là où il éprouve de la force d'y exister. Sinon ça nous fait réfléchir aussi à la fin du récit qui annonce la paix pour Heinrich dans sa patrie, faisant allusion au trésor que le protagoniste possède déjà, il est déjà en possession d'une grande maison, avec tout ce que ça sous-entend comme signification (foyer, famille, etc.).

3.1.2. La peau d'un autre (Philippe Arnaud)

Corps blanc mais âme noire : la vengeance amoureuse !

Le protagoniste albinos, n'arrive pas à assumer sa différence, il est enraciné dans la terre des siens, ses gènes sont noirs, sa pensée, sa tristesse, sa joie et même son humour le sont aussi !

Il est conscient de son innocence ! On a tout choisi à sa place voire sa peau, c'est un incident plus fort que lui et qui a fait son intervention dans son corps lui privant sa pigmentation identitaire.

De son surnom Pigment, comme ses semblables albinos, a connu toutes les couleurs de la frustration, depuis qu'il était enfant, on le rejetait, lui interdisant toute parenté, toute appartenance quelle qu'elle soit. Il grandit n'y pouvant rien durant tout ce temps passé dans la passivité. Mais le sentiment de l'appartenance ne se dirige que vers la terre des Nègres !

La fuite ne semble pas pouvoir résoudre ses problèmes, alors il décide de rester dans sa patrie, de résister encore mais en vain !

Après vingt ans de résistance, il décide enfin de mettre fin à ses douleurs, la paix pour lui c'est la vengeance : il revient ce jour-là, armé comme il ne l'a jamais été, il détient le mal entre ses mains, le vrai mal qu'il voulait transmettre à tous ceux qui lui ont fait subir jour après jour durant tous ces vingt ans. Il se transforme en kamikaze, il concrétise toute la douleur enfouillée en lui en vraies armes.

Quant à l'endroit choisi pour l'explosion, ça doit être le lieu qui a pu graver en lui les séquelles les plus douloureuses. Il opte pour une école !

La scène le décrit figé devant l'entrée de son école maternelle, serrant sa mitraillette et sentant la lourdeur de sa ceinture d'explosifs sous le manteau, puis il entre : « *Sans parler, Manon observe maîtresse et le grand bonhomme, ils ne bougent pas du tout, ils sont dans leur regard depuis deux heures.* » (Arnaud, 60 : 2012)

On revient sur le choix de l'endroit de l'attentat : c'est un espace qui rappelle l'enfance, les premiers pas vers le monde extérieur et le début du contact avec le monde ambiant. Ça explique la déception de ce monde qui ne l'a pas accueilli à bras ouvert.

La peau d'un autre signifie aussi cet Autre que la société a obligé le protagoniste à le devenir en le stigmatisant du surnom de Pigment dès sa naissance, le terroriste qu'il est devenu n'est autre que le produit de cette société. Lui, il est tout à fait autre, plus calme et plus paisible, qui ne fait son apparition que la nuit, dans le noir, en compagnie de ses souvenirs. L'auteur réussit encore une fois son jeu de couleurs symboliques : « *Bonheur de la nuit, peur de l'aube : la paix va le quitter bientôt. En terminer avec les souvenirs, après la fin des lettres de Léa, tout est allé très vite....* » (Ibid, 100 : 2012)

3.1.3. Nègre blanc (Didier Destremau)

L'Afrique est Noire !

Dans *Nègre blanc* de Didier Destremau, l'expression oxymorique du titre sous-entend un caractère indéfini qui s'ouvre sur un espace romanesque réservé à une maman qui prend la fuite après avoir donné la vie à un enfant albinos au nom de Samat, elle s'exile en sa compagne mais dans sa propre patrie, sous le toit du même ciel, elle choisit d'être plus proche de la nature ; dans la savane.

L'expérience qu'elle doit à son métier en tant que paysanne, lui illumine l'horizon. Mbuya entretient des relations très étroites avec la terre, avec la nature, elle y trouve enfin son refuge, à vrai dire son exil-patrie. Elle savait qu'à propos de son malheur, la faute n'est pas à la terre, c'est plutôt aux gens qui l'habitent. Si ces derniers ne reconnaissent pas en l'albinos leur compatriote, la terre, quant à elle, est plus accueillante, elle sait voir à travers cette blancheur, cette clarté, l'empreinte négroïde qu'il a héritée de ses ancêtres.

La suite du roman s'avère pessimiste quant au sort réservé aux albinos au sein de l'Afrique, rien ne semble capable à changer la vision magico-religieuse, mystique qui entoure les enfants du diable comme on préfère les appeler en Afrique, ils ne peuvent vivre que dans le noir, qui caractérise d'ailleurs leur physique : «*ceux qui voient la nuit*» (Destremau, 4 : 2002)

En effet, à l'issue de la guerre qui envahit la région, on assiste à la rencontre du petit Samat et sa mère avec le soldat blanc rhodésien « Mafavuca », un incident qui aura à changer radicalement le sort du petit albinos. La mort accidentelle de sa mère, bien que cela soit l'évènement le plus douloureux, lui illumine le ciel sur une nouvelle vie. Ainsi, il part vivre avec ce soldat dans son pays.

En effet, après la disparition de sa mère, sa protectrice, Samat n'est pas rentré chez lui, il s'est exilé, cette fois-ci dans un ailleurs, un vrai ailleurs en l'accompagne de ce soldat blanc qui, lui seul, l'a accepté après sa mère. Celle-ci lui a donné la vie, alors que l'autre la lui a renouvelée.

Ayant un père adoptif, et un nouveau pays où il manifeste des difficultés à s'adapter par le début, le petit Samat commence une aventure plus laborieuse où il réussit à se confirmer l'existence en tant que tel. Il arrive à inventer une nouvelle musique. Ce mode d'expression choisi par Samat n'est pas aléatoire ! Le chant reflète ses origines, sa défunte maman, sa patrie l'Afrique, les siens qui l'ont rejeté. Ce moyen d'expression semble présenter pour le petit albinos expatrié, le soulagement nécessaire pour se réconcilier avec le nouvel espace, c'est dans le chant et à travers lui qu'il pourrait vivre en harmonie avec ses nostalgies incurables.

Quant à la réussite quasi-victorieuse de Samat, elle ne semble pas délivrer le protagoniste de ses douleurs, ni mettre fin à la quête originale du récit. La lecture de celui-ci dans son intégralité nous montre que l'albinisme, est l'élément perturbateur autour duquel se joue toute l'intrigue, garde son statut péjoratif, et que si Samat a eu la chance de se délivrer, bien d'autres personnes, de ses semblables auront le même regard accusateur de la part de leur société !

Malgré l'effort fait par sa mère pour résister aux siens et ne pas céder à l'exil, Samat l'albinos ne trouve la vie qu'auprès des blancs ! Ces étrangers porteurs de civilisation, lui apprennent à user positivement de son potentiel, à devenir un soi dans le corps d'un étranger.

L'on se rend compte que le choix du prénom Samat est porteur de sens, le retour à l'onomastique nous révèle que le sens qu'il cache coïncide avec le vécu du protagoniste, il

signifie plutôt «*l'homme solitaire*³». Ce caractère qui va le hanter toute sa vie jusqu'à la fin du récit. Il vise aussi à nous informer de la douleur qu'éprouve Samat même dans sa nouvelle vie plus aisée, plus brillante. En somme Samat est un nègre dont la peau plus claire ne change rien en sa négritude ni lui assure l'appartenance à ce monde blanc qui l'accueille à bras ouvert.

3.1.4. Kibangou, le premier Albinos (Georges Ndjocke)

Même le sang est noir en Afrique !

Dans ce roman de George Ndjocke, on aura affaire à une narration ethnographique, qui dessine sous nos yeux le panorama du vrai vécu des Africains. En effet, de ligne en ligne, nous nous approfondissons dans la communauté africaine traditionnelle, les relations qui gèrent la survie des coutumes et collent les individus de plus en plus à la nature.

Tout commence avec les ambitions du vieux Kibaki, l'un des notables du village qui voit, comme tous les autres vieux, dans la construction de nouvelles petites familles au sein de la grande, soit la sienne, l'extension des forces de la nature. Il attend impatiemment mais sûrement l'avènement de son petit-fils, qui sera une partie de son fils, mais aussi une partie de lui, et le porte-parole de la voix des ancêtres qui la transmettent de génération en génération, assurant sa continuité.

La bru apporte finalement l'être tant espéré, mais l'évènement guetté par toute la famille ainsi que tout le village tourne mal ! Le nouveau venu au monde ne ressemble pas au siens, c'est un albinos, c'est un étranger ! Contre toute attente, la nouvelle n'était pas heureuse, tant de joie si attendue trouve sa fin avec le premier cri de ce blanc. La réaction du village est immédiate et prévue, l'on rejette le petit.

Par fidélité, la famille ne peut faire autre que se conformer à la loi du village incarnant la loi de la nature, elle rejette à son tour le petit blanc, car il ne sera pas capable d'assurer la bonne réputation de l'arbre généalogique de la famille, on y voit un sang impur, un sang traître.

Se livrant à lui-même, le nouveau venu albinos entame une quête de paix, fuyant les siens pour se sauver la vie.

3.2. Une lecture chronotope de l'albinisme

Mikhaïl Bakhtine réunit les composantes de la description des éléments spatiaux et temporels dans l'univers romanesque en une unité qui développe le concept du chronotope. Empruntée à la théorie de la relativité d'Einstein, Bakhtine fonde la théorie du chronotope, rappelons-en d'abord la définition: «*la corrélation essentielle des rapports spatio-temporels, telle qu'elle a été assimilée par la littérature*» (Bakhtine, 237 : 1978), c'est pratiquement ce qu'en requiert la définition suivante : «*Selon Bakhtine donc, le chronotope constitue la matrice où les principales séquences temporelles et spatiales d'une œuvre se croisent, où les dialogues, les rencontres, les évènements ont lieu*». (Best, 269-279 : 1989)

³ Signification du prénom Samat,

https://www.significationprenom.net/signification_des_prenoms/prenom_SAMAT.html, consulté le 15/08/2019

La théorie du chronotope romanesque apparaît donc comme l'axe autour duquel s'organisent tous les actes que réunit l'intrigue du roman et fonctionne comme «*Le principal générateur de son action*» (Ibid : 1989)

Revenant maintenant à notre sujet d'étude pour en décrypter les types du chronotope qui y font jour. Les notions spatio-temporelles font leur apparition de différentes manières aussi bien ordinaires et conventionnelles que problématiques. Ces concepts inhérents à la thématiques étudiée ; à savoir ; l'altérité. Le concept du chronotope est lié à la quête identitaire où se mêlent identité et altérité.

Les protagonistes cherchent les éléments spatio-temporels susceptibles de contenir et d'accueillir l'existence de leur identité, ils essayent à travers un voyage majoritairement virtuel à rejoindre ce lieu et ce temps qui leur procure la paix intérieure. Cette dernière qui semble être irréalisable dans l'ici-maintenant des actants, les oblige à ambitionner une vie dans l'avenir (qui reste imaginaire), soit en s'accrochant à une migration-rapatriement, soit en se noyant dans des scènes nostalgiques antérieures.

Signalant que l'on se cantonne au chronotope des personnages de l'étude, à savoir ; les albinos.

3.2.1. Les types du chronotope

Le chronotope apparaît dans l'ici/maintenant des protagonistes, comme il fait son apparition à travers d'autres sujet tels que l'histoire, la nostalgie, les rêves, les ambitions..., ceci peut être introduit par l'intermédiaire des digressions et en étroite relation avec la quête de l'identité.

On recense ainsi les types de chronotope existant dans le corpus étudié, sans pour autant être exhaustif, au nombre de cinq : le chronotope classique (qui sert du décor pour le récit), le chronotope historique (pour introduire des informations qui rappellent les traditions de la population exigeant l'exclusion de l'albinos), le chronotope de transit (les scènes de passage, d'espoir), le chronotope nostalgique (faire des flash-back, la fuite vers le passé) et le chronotope de rapatriement (la fuite vers l'avenir)

Tous les cinq entretiennent un rapport dialogique entre eux, et visent à atteindre la paix identitaire.

Dans *Le garçon talisman*, on distingue la présence du chronotope classique qui sert de cadre d'ancrage pour le récit. Ensuite, le chronotope de rapatriement se fait remarquer surtout dans la quête du protagoniste albinos. Ainsi, le cadre spatio-temporel qui définit son identité est un ailleurs, un avenir, un lointain futur auquel il espère et travaille méticuleusement pour le rejoindre. Entre les deux, le chronotope de transit se fait distinguer ; à savoir ; le container, ce lieu noir où on ne calcule plus le temps, c'est l'unité espace-temps insensé pour lui qui ne joue qu'un rôle provisoire, où il accepte volontairement de jouer le rôle mystique de l'albinos en admettant de vendre ses cheveux au pouvoir surnaturel.

Dans *La peau d'un autre*, le protagoniste albinos se sert du chronotope historique et nostalgique pour résister au chronotope classique, contemporain qui le refuse. Il ne se voit pas autrement qu'un nègre habitant la terre d'Afrique, entre les siens, les nègres ! À l'âge de vingt ans et même s'il avance en âge, l'on révèle que ce terroriste qui prend en otage toute une école n'est que l'enfant qu'il était un jour, oui ! Pigment est hanté par son enfance qui lui a légué souffrance et marginalisation. Il vit toujours dans le passé, et sa vengeance n'est qu'un fantôme refoulé, qui attend le moment propice pour apparaître, l'enfant qu'il était, attendait impatiemment de se

venger fortement car autrefois son corps chétif le lui interdisait. Pigment relate son histoire en faisant des flash-back, un bon moyen pour refléter le bon sens de l'histoire : le passé est tout le début et sera toute la suite, c'est d'ailleurs ce à quoi fait allusion l'espace à huit-clos dans lequel se fait l'histoire.

Dans *Nègre blanc*, les éléments spatio-temporels sont très réalistes. Il s'avère que le héros autour duquel se joue toute l'histoire reste attaché au chronotope classique pour une longue partie de l'histoire grâce à sa mère. Après la mort de sa maman, Samat fait une transition rejoignant un nouveau lieu où la réussite de nouvelle vie bien aisée n'efface pas en lui son enfance auprès de sa mère et sur sa terre natale, et de nouveau des digressions allusives font rappeler le passé, son goût et sa valeur incomparable pour lui, c'est le chronotope nostalgique qui encadre les événements de cette partie jusqu'à la fin du récit.

Dans le dernier roman du corpus ; *Kibangou, le premier Albinos*, l'on se rend compte de l'annonce faite par l'intitulé : une nouvelle ère commence, une nouvelle histoire s'écrit. Le petit-fils albinos représente donc l'évènement qui s'ouvre sur un nouveau chronotope pour la tribu. Alors que pour lui, c'est le moment et le lieu de la perte, le chronotope classique le pousse à chercher l'espace-temps de la paix fuyant vers l'avant, s'émigrant et dans le temps et dans le lieu pour pouvoir se retrouver.

Reste à s'interroger maintenant sur le sort de ces protagonistes, seraient-ils les mêmes après les différentes transitions qu'ils effectuent entre ces différents chronotopes, ou auraient-ils subi des métamorphoses représentant l'impact des éléments spatio-temporels.

Nous réalisons que les personnages albinos sanctionnés dès le début et exclus du chronotope classique ne cherchent pas à se modifier, ils cherchent plutôt à se reconnaître. Il s'en ensuit que les différents chronotopes par lesquels passent chacun d'eux ne permettent pas un changement radical mais plutôt une quête de soi, c'est bien la paix intérieure que leur assure le sentiment de l'appartenance à chaque fois.

Conclusion

A la fin de ce travail, nous constatons que la quête de la figure albinos n'est, à vrai dire, qu'un dilemme atroce : choisir à sauver son corps au détriment de sa patrie ou choisir à ne pas s'exiler au détriment de son corps qu'il devra présenter en guise d'offrande.

Les scènes analysées ci-dessus nous dépeignent une société paradoxale, voire schizophrène. En effet, la manière dont les Africains traitent l'albinisme est étonnante : ils y voient en premier lieu le symbole inquiétant du mauvais présage, ensuite, ils envient le corps de l'être albinos et y voient les secrets au pouvoir surnaturel et guérisseur contre tout mal !

Nous tentons cette explication qui nous a été possible grâce à une analyse interdisciplinaire.

L'équation se confirme assez claire : le premier symbole tient sa vie des séquelles de la colonisation, l'être blanc est source du mal, destructeur de la nature, l'inhumain pour qui la violence est le seul moyen pour arriver à ses fins, donnant lieu en général à un développement quelconque, il le pratique contre tout : les humains, les animaux, la nature !

Alors que le second nous révèle une autre vérité quant à la perception du Blanc : cet autre, l'étranger qu'il soit, affreusement déraciné de sa nature, mais si désiré pour la vie prestigieuse qu'il mène. La déification de l'occident pourrait nous expliquer que la ville qu'il habite, la facilité qui gère son quotidien, la technologie qui couronne son présent et illumine son avenir, et

bien d'autres privilèges viennent symbolisés les membres du corps albinos au pouvoir surnaturel, vendu pour cette raison aux prix très chers.

Toutefois, espérons-nous, que les vagues littéraires à venir pourront nous porter une réponse sur cette interrogation : aurions-nous affaire un jour à une humanité incolore ?

Références bibliographiques

- ARNAUD Philippe, (2012), *La peau d'un autre*, Sarbacane, Collection Exprim.
- AUBRY Florence, (2012), *Le garçon talisman*, Le Rouergue.
- BAKHTINE, Mikhail, (1987[1978]), *Esthétique et théorie du roman*, Gallimard, Trad. du russe par OLIVIER Daria.
- BEST, Janice, «Pour une définition d'une chronotope : L'exemple de Notre-Dame de Paris», In *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 89e Année, No. 6, Nov. - Dec., 1989, pp. 969-979
- CHELALA, Ninou, (2007), *L'albinos en Afrique, la blancheur noire énigmatique*, Paris, L'Harmattan,.
- DESTREMAU Didier, (2002), *Nègre blanc*, Hatier, Collection Monde noir.
- FALL, Bineta, *Sorcellerie et albinisme en Afrique subsaharienne*, Mémoire présenté comme exigence partielle de la maîtrise en science politique, Université du Québec, Montréal, Octobre 2018
- GIL, José, (1985), *Métamorphoses du corps*, Paris, Éditions de la Différence, coll. «Essais».
- KANE, Mohamadou, (1982), *Roman africains et tradition*, Dakar, Nouvelles éditions africaines.
- LAGARDE, Christian, Ilda Mendes Dos Santos, La part de l'Etranger, Hispanisme, Philippe Rabaté et Ana-Clara Santos (éds), n 1 (janvier 2013)
- MAGNIER, Julien, *Pour une littérature de l'interdépendance. Littérature et renouvellements politiques en Afrique noire*, à partir de Mongo Beti , actes du colloque international *les francophonies postcoloniales : textes et contextes*, ZOURANENE Tahar, Département d'études romanes et germaniques, Université de Delhi, novembre 2013, <http://journals.openedition.org>
- NDJOCKE Georges , (2016), *Kibangou, le premier albinos*, Paris, Saint Honoré éditions.
- SARTRE, Jean Paul, *Orphée noir*, préface /dans *Introduction à l'Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française*, de SENGHOR, Léopold Sédar. Paris, PUF, 1948, rééd. « Quadrige », 2001.
- VERSCHAVE, François-Xavier, (2002), *Noir Chirac*, Paris, Éditions des Arènes.

Références électroniques

- Définition leucoderme, <https://www.linternaute.fr/dictionnaire/fr/definition/leucoderme/>, consulté le 07/07/2019
- Signification Prénom Masculin, <http://www.signification-des-prenoms.com/Lettres-Masculin/Masculin-H/Heinrich.html>, consulté le 31/07/2019
- Signification du prénom Samat, https://www.significationprenom.net/signification_des_prenoms/prenom_SAMAT.html, consulté le 15/08/2019